Document generated on 04/25/2024 1:16 p.m.

24 images

Une question de point de vue
Alice et Martin d'André Téchiné

Gérard Grugeau

Number 97, Summer 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24991ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grugeau, G. (1999). Review of [Une question de point de vue / *Alice et Martin* d'André Téchiné]. *24 images*, (97), 57–57.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Alice et Martin d'André Téchiné

Alice (Juliette Binoche): les pieds sur terre, la tête dans les étoiles.

Une question de point de vue

par Gérard Grugeau

Un plan terrible, nimbé d'une terreur souterraine et blanche, hante magnifiquement le dernier film d'André Téchiné: celui d'un père et d'un fils (adolescent et adulte) murés sous la pluie dans le silence assourdissant de l'incommunicabilité. La réalité renvoie alors à son double. L'indicible ronge l'image. Le mal est accompli, incommensurable, comme une béance trouant le plan entre ces figures fantomatiques qui se tournent le dos... à jamais. On ne s'étonnera guère de retrouver dans ***Alice et Martin*** la carence paternelle comme trauma originel d'un de ces romans familiaux et d'apprentissage dont l'auteur des ***Voleurs*** se plaît, de film en film, à élargir la palette avec la collaboration de fidèles scénaristes (Gilles Taurand et Olivier Assayas, dans le cas présent). Téchiné aborde ici de front le thème du parricide et de la Loi, conférant à la fiction une dimension mythique qui, entre ville et terroir, souillure et rédemption, prend parfois des accents faulknériens. Ayant tué accidentellement un père autoritaire qui l'avait rejeté avant de le reprendre pour mieux le soumettre, Martin (Alexis Loret, inégal) s'enfuit à Paris. Il y devient mannequin et tombe amoureux d'Alice (Juliette Binoche), une «paumée heureuse», violoniste de son état. Suite à l'annonce d'une paternité à venir qui le tétanise littéralement, «le bâtard» à l'identité tremblée bascule dans la catatonie. Alice prend alors le relais de la fiction et remonte le fil du passé pour reconstruire l'espace intérieur de celui qu'elle aime éperdument («Ma seule morale, c'est d'être avec toi», dira-t-elle, en fin de parcours). «Guéri» (mais guérit-on jamais de son passé? «On n'échappe pas au Sud», disait le Quentin de Faulkner), Martin assumera la responsabilité de son acte au-delà de tous les déterminismes et de toute notion de Fatum. Ombre devenue homme, il aura enfin trouvé un «point de vue», lui qui en manquait tant aux dires de son impitoyable géniteur.

Le cinéma est, bien entendu, lui aussi affaire de point de vue. Et ***Alice et Martin*** n'en manque assurément pas, même si les parti pris narratifs adoptés ici par le réalisateur des ***Innocents*** laissent parfois perplexe. De par sa structure éclatée et quelque peu alambiquée (voir le long flash-back au milieu du film), le récit veut sans doute renvoyer au morcellement du Moi, à l'image de la mosaïque du palais de l'Alhambra de Grenade qui illustre le générique d'ouverture. Mais le retour sur le passé dévasté de Martin (à travers le personnage d'Alice, celle qui va au-delà des apparences) pèche souvent par excès de volontarisme et verse alors dans une sorte de psychologisation envahissante. Laquelle évacue insidieusement tout mystère d'une saga familiale certes jamais figée, mais qui par ses écarts de justification, contrecarre le resserrement salutaire sur les éléments troubles de l'indicible. Çà et là, l'élan narratif retrouve cependant du souffle en privilégiant une galerie de personnages secondaires (une des forces du cinéma de Téchiné), qui prennent momentanément les rênes du récit pour en raviver les enjeux. De cette démultiplication des intrigues naît une indéniable épaisseur romanesque à laquelle donnent vie avec force générosité des comédiens hors pair (Carmen Maura en mère qui court après sa jeunesse perdue, Marthe Villalonga en belle-mère gardienne des morts, Mathieu Amalric en demi-frère homosexuel, élément incontournable du trio téchinéen). Tout le film semble alors mis en scène de façon à faire en sorte que le cinéma vienne à bout du plan maléfique originel. Insuffler la vie, échapper à la tentation du gouffre (Martin englouti par la neige ou la mer; Alice prise de vertige dans le métro ou sur le *lieu du crime*): voilà le combat à finir de l'imaginaire téchinéen en mouvement. Surfant entre l'acmé des affects et quelques plages de blues vaporeux («everything is so hazy...», cette nébulosité affolante qui manque justement au film), l'imaginaire reconstruit sur les ruines du passé et permet à Martin d'accéder à ce point pur, ce centre de vie où il puisera maturité et force. Tourné à deux caméras, ***Alice et Martin*** séduit par la beauté formelle jamais démentie de ses plans séquences amples et déliés, qui captent au plus près la respiration intérieure des acteurs. Point de mire de l'affiche, passeuse de fiction dans le corps du film, Juliette Binoche irradie l'écran. Elle *est* Alice, Alice orpheline de sœur, Alice plongée dans le nœud de vipères des sombres lignées familiales. Les pieds sur terre, la tête dans les étoiles, l'inoubliable comédienne de ***L'insoutenable légèreté de l'être*** expose à vif la grâce tourmentée et rieuse de son regard à la fois mûr et enfantin. Téchiné la filme avec une affection de tous les instants. Alice et Juliette: deux femmes en parfaite osmose par qui la vie et le cinéma adviennent... ■

ALICE ET MARTIN
France 1998. Ré.: André Téchiné. Scé.: Téchiné, Gilles Taurand et Olivier Assayas. Ph.: Caroline Champetier. Mont.: Martine Giordano. Mus.: Philippe Sarde. Int.: Juliette Binoche, Alexis Loret, Carmen Maura, Mathieu Amalric, Jean-Pierre Lorit. 123 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.